

JACQUES VAN MAERLANT,
UN TRADUCTEUR THIOIS DU XIII^e SIÈCLE

Depuis le traité de Verdun (843) le comté de Flandre était devenu un fief du roi de France. L'influence française s'y fit plus spécialement sentir à la cour comtale et chez la plupart des membres de la noblesse. Philippe d'Alsace, qui régna de 1168 à 1191, fut le protecteur du grand romancier d'amour et d'aventures Chrétien de Troyes. Ni lui, ni ses successeurs au treizième et au quatorzième siècle, ne semblent avoir témoigné le moindre intérêt pour la littérature en langue thioise qui fleurissait dans une partie de leurs états depuis le milieu du douzième siècle. Cette littérature se compose pour une large part de traductions et d'adaptations des cycles épiques français. Elle semble avoir été encouragée et favorisée par les nobles non francisés, qui résidaient dans la partie septentrionale du comté : celle-ci trouve sa prolongation linguistique naturelle dans la Zélande et, plus au nord, dans le comté de Hollande, où l'influence française n'avait même pas atteint la cour comtale, qui résidait généralement au sud du territoire.

À côté de cette littérature d'esprit courtois, voire chevaleresque, nous voyons au treizième siècle s'en former un autre d'un caractère plutôt satirique et didactique, dans les importantes agglomérations urbaines de la Flandre. Le *Reinaert*, adaptation fort libre d'une branche du *Roman de Renart* et, incontestablement, un des chefs-d'œuvre de la littérature flamande du moyen âge, est une parodie virulante de la littérature courtoise en même temps que de la société médiévale en son ensemble. Elle fut probablement composée au début du siècle par un clerc gantois.

L'œuvre monumentale de Jacques van Maerlant, originaire du Franc de Bruges, mais ayant de nombreux contacts avec la Hollande et la Zélande, signifie, dans la seconde moitié du siècle, une orientation nouvelle, en ce sens qu'elle réagit contre ce qu'il appelait les «mensonges» et les flatteries des ménestrels. Elle prône un idéal de «nutschap ende waer», d'utilité et de vérité, qui trouvera de nombreux adeptes en Flandre et au Brabant pendant le quatorzième siècle, sans toutefois parvenir à éclipser la tradition courtoise. Van Maerlant peut d'ailleurs être considéré en un certain sens comme un trait d'union entre les deux

courants puisqu'il semble avoir commencé par la traduction et l'adaptation de romans bretons comme son *Torec*, dont l'original français est perdu, et son *Histoire van den Graal* et *Merlijn*, où il mit en vers la prose de Robert de Boron. Signalons également ici son *Istory van Troyen*, traduction du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More, où la tendance didactique apparaît dans les nombreuses additions qu'il y apporta : plus de 10 000 vers ajoutés aux 30 000 traduits de Benoît, empruntés à Stace, Ovide et Virgile et à sa propre traduction de l'*Alexandreis* de Gauthier de Châtillon, *Alexanders Geesten*. Dans ce dernier ouvrage, traduit du latin, et dans tous ses autres purement didactiques, Van Maerlant aura également recours à des textes latins, non par aversion du français, mais parce qu'il considérait le latin comme la langue du savoir et qu'il s'était proposé dorénavant de servir uniquement la vérité. Jacques van Maerlant a ainsi entrepris un gigantesque travail de traduction en versifiant des traités comme le *Secreta Secretorum* (*Heimlicheit der Heimlicheden*), le *De Naturis Rerum* de Thomas de Cantimpré (*Der Naturen Bloeme*), l'*Historia Scholastica* de Petrus Comestor (*Rijmbijbel*, suivi de *Die Wrake van Jherusalem*, d'après un extrait du *Bellum Judaicum* de Flavius Josephus), le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais (*Spiegel Historiael*, laissé inachevé par Maerlant et terminé par Velthem) et la *Legenda Maior* de Saint Bonaventure (*Sinte Franciscus Leven*).

Sans être un poète au sens moderne du terme, Maerlant nous apparaît néanmoins, de par ses «poèmes strophiques» en clausules, comme une personnalité attachante, réagissant avec passion aux événements et aux situations de son temps. Chrétien fervent, il a des mots durs pour les fautes du clergé. La perte de la Palestine semble l'avoir profondément ébranlé. Son pessimisme peut nous sembler excessif. Féru de savoir, il prend bien vite ses distances des ménestrels et des poètes français, «qui riment plus qu'ils ne savent», pour aller puiser aux sources de la vérité, et celles-ci étaient latines. Son labeur infatigable et consciencieux de traducteur a permis aux populations urbaines des Pays-Bas au quatorzième siècle d'avoir accès aux grandes compilations didactiques du Moyen Âge sans pour cela avoir recours à la langue des clercs. Histoire sacrée et profane, sciences naturelles, tout a été mis à la portée de ces grands et petits bourgeois et ces artisans, avides de connaissances encyclopédiques et cela dans une forme accessible et facile à mémoriser. De ce fait et par l'étendu peu

commune de son œuvre – plus de 230 000 vers – il occupe une place unique dans l’histoire de la civilisation médiévale européenne.

Un coup d’œil même rapide sur son œuvre dépasserait de loin la place qui pouvait m’être réservée ici et n’intéresserait probablement que le spécialiste. Au lecteur qui désirerait de plus amples détails sur l’œuvre et la personnalité de Maerlant, je signale d’ailleurs l’excellente notice que l’éminent médiéviste et codicologue Willem de Vresse a donnée jadis dans la *Biographie Nationale*¹. Elle date de la fin du siècle dernier, mais le portrait de l’homme et de l’œuvre n’a subi depuis que des retouches mineures, et cette notice reste la seule étude d’envergure sur Maerlant qui ne soit pas écrite en néerlandais.

Source : *Babel*, vol. 14, n° 3, 1968, p. 142-143.

¹ *Biographie Nationale* publiée par l’Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts en Belgique, XIII (1894-1895), col. 64-119. Excellente bibliographie par Am. Arents, *Jacob van Maerlant. Proeve van bibliografie*. Inleiding door Dr. J. van Mierlo S. J. (Damme, 1943).